

peut que constater l'impact déplorable de l'antiféminisme dans la société française. Une société où l'on nous fait croire que les femmes « auraient tout gagné », mais où l'on continue de penser que les domaines où, pour des raisons historiques liées au patriarcat, les femmes excellent, comme le domaine du *care* précisément, ne méritent pas que l'on s'y intéresse intellectuellement et politiquement. De façon assez acerbe, on nous répond : il n'y a pas d'argent pour ça, il faut faire avec ! Or, je pense que notre capacité à demeurer une société décente repose actuellement sur celle de prendre au sérieux les enjeux du soin, entendu comme attention portée aux besoins et à la personne d'autrui. Pour soutenir cet enjeu de civilisation, il nous faut donc ignorer souverainement les Cassandre de « la crise de l'Euro » et autres effondrements des marchés passés ou à venir, et s'interroger sur ce qu'on pourrait faire, même à moyens constants.

J'ai bien conscience de tenir là un propos pas très politiquement correct. Si je suis convaincue qu'il faut mieux reconnaître, mieux distribuer et mieux rémunérer les activités du *care*, et bien consciente des coupes budgétaires réalisées à tout va, je pense aussi que s'il fallait toujours attendre d'avoir plus de moyens, on ne ferait jamais rien. Les lamentations généralisées qui caractérisent les Français d'aujourd'hui, où chacun rejette sur les autres la responsabilité de sa soi-disant impuissance – « C'est la faute au Directeur, la faute aux Gestionnaires, la faute au Gouvernement ... ou la faute au personnel mal formé et de mauvaise volonté » – font partie intégrante du problème que nous avons à traiter collective-

ment. Tout ne se résume pas à une question de moyens, ni de bonne gestion. Quand les gens se bougent, ils obtiennent des résultats. Je pense par exemple au Réseau Éducation Sans Frontières (RESF). Il faut donc aussi croire que certaines choses sont importantes, plus importantes que d'autres. Pour revenir sur le soin, penser à notre vulnérabilité est certes angoissant et il serait sans doute plus confortable, en apparence, d'en déléguer le souci à des personnes subalternes qu'on ne serait pas obligé d'écouter et qui, de toutes façons, hésiteront à parler publiquement. Rendre visible et compréhensible le travail de *care*, l'extraire de la « nature » des femmes, peut contribuer à nourrir le débat sur l'importance de nos vies et de l'attention qu'il convient d'accorder à ceux, plus souvent celles, qui en prennent soin. ■

- 1. Joan Tronto, 1993, *Moral Boundaries: A Political Argument for an Ethic of Care*, New York, Routledge, traduction française, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, Éditions La Découverte, Paris, 2009.
- 2. Pascale Molinier, Sandra Laugier, Patricia Paperman, *Qu'est-ce que le care ? Souci des autres, sensibilité, responsabilité*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2009.
- 3. Everett C. Hughes, 1956, « Division du travail et rôle social », *Le Regard sociologique*, Éditions de L'Ehess.
- 4. Avec Patricia Paperman.
- 5. Marie-Françoise Collière, *Promouvoir la vie : de la pratique des femmes soignantes aux soins infirmiers*, InterÉditions, 1982.
- 6. Margaret Cohen, *Histoires de naissances et de mort*, Autrement. Série Morales. *Le Respect*, 1993, 10 : 67-87.
- 7. Despret Vinciane, *Penser comme un rat*, Editions quae.

Le plaisir d'être au service

Delphine Hubert, médecin généraliste à Paris

Ce que j'aime bien, en fin de consultation, quand on a bien fait le tour de toutes les questions médicales, c'est ce moment délicat où j'aide les vieilles dames à remettre leur manteau. Un geste tout simple, où je leur tiens le manteau et les aide à enfiler les manches. Comme si en me mettant à leur service, c'est toute la noblesse de notre métier qui était ainsi représentée, où au-delà du savoir et du pouvoir médical, ce sont les notions d'aide et d'humanité qui sont mises en jeu. ■